

texte et



réflexions sur l'audio-visuel en éducation

par GUY BROUILLET

professeur de philosophie (Cégep de Maisonneuve)
rédacteur en chef de *L'ANALYSTE*

« Ils voient de grandes métropoles et des contrées sauvages. Ils déambulent dans les grands marchés du monde ou croisent au large des îles du Pacifique : ils voient les portiques de Pompéï ou la chaîne des Andes. Mais rien de ce qu'ils voient ne les entraîne dans le passé ou dans l'avenir, rien ne suscite une idée, rien ne fait résonner en eux les cordes du souvenir ou ne sert de leçon pour les jours futurs. Les images n'évoquent rien, n'ont entre elles aucun rapport, n'ont ni passé, ni avenir. Chacune reste isolée, apparaît quand besoin est et disparaît ensuite, tout comme dans les changements de décor au théâtre qui laissent le spectateur comme il était auparavant : indifférence. » Newman, discours VI, de l'idée d'université.

Les rapports du texte et de l'image sont difficiles et compliqués. Dans *La Presse* du 10 août 1985, Lysiane Gagnon dénonçait la faillite du vidéo de Judy Chicago. Trop de verbiage. Le « *Birth Project* » avait pourtant demandé cinq ans de travail et la collaboration de 150 artisanes. Comparant avec le *Dinner Party*, Madame Gagnon notait : « Le sens était évident, et d'autant plus saisissant qu'il se passait de mots. Le *Birth Project*, au contraire, parle beaucoup mais ne révèle rien. » On connaît également la rareté des bons scénarios aussi bien à la télévision qu'au cinéma et l'ennui mortel des films d'essai. Dernier exemple, celui de la bande dessinée qui glisse de plus en plus vers la médiocrité à cause de la pauvreté des textes. Le problème, ce n'est pas l'image, c'est le texte. L'image est en bonne partie une question technique. Or la qualité des appareils modernes a largement solutionné les difficultés afférentes. Je suis toujours étonné quand on me vante les qualités visuelles d'un film. Ça me paraît l'enfance de l'art, simple connaissance de son métier. Le problème ce n'est pas l'image, c'est le texte. Toute mon argumentation est là. Une image vaut dix mille mots, c'est vrai, mais seulement chez celui qui a une longue familiarité avec les mots. Montrez une image à un analphabète, un beau film à un inculte, une exposition à un bétotien, le résultat sera décevant.

J'ai dit que le problème des images était un problème facile parce que largement technique. Il faut nuancer et atténuer. Les prouesses techniques peuvent en effet engendrer l'illusion. Permettez-moi de citer tout au long ce jugement de Jacques Steinberg à propos de Steven Spielberg, l'un des maîtres reconnus de l'audio-visuel.

« Non seulement Spielberg est loin d'être le meilleur cinéaste des années 70, mais il n'a réussi à maintenir un véritable suspense que dans son film le plus modeste *Duel* qui, d'ailleurs, doit beaucoup au génial Richard Matheson, auteur du scénario. Mais Spielberg a une particularité qu'on ne relève jamais : c'est un fantastique cinéaste des débuts de films. Les siens, en effet, sont toujours sidérants. Celui des *Dents de la mer* — film dans l'ensemble à gros effets — où une fille nue dans la mer nocturne se fait happer par une invisible « chose » est une séquence de cauchemar d'une rare densité. L'arrivée feutrée des extra terrestres dans l'interminable mélofiction *E.T.* est à peine moins saisissante. La découverte dans la tempête de sable, en plein désert, d'avions abandonnés depuis la guerre est une des rares séquences de choc des décevantes *Rencontres du troisième type*. Et la première séquence des aventuriers de l'Arche perdue où un homme est poursuivi par un roc maléfique vaut largement toutes les monotones péripéties qui suivent ». *Dictionnaire des idées reçues*, illustré (magnifiquement) par Roland Topor, Éditions Denoël.

Sous peine de rester à l'étage de l'esbroufe, l'habileté technique doit s'accompagner d'un art de raconter, d'une argumentation rigoureuse, d'une compréhension des personnages, de la capacité de susciter des émotions profondément humaines, toutes choses qui sont le fruit d'une culture authentique. En principe celle-ci devrait être le résultat de l'apprentissage scolaire et d'un contact assidu avec les meilleurs créateurs de l'humanité.

Apprendre à penser, transmettre la culture et les savoirs des générations précédentes, tels sont en effet les deux objectifs essentiels à l'institution scolaire. Or ces objectifs ont partie liée avec le livre, avec la bibliothèque, avec l'écrit tandis que leur rapport à l'image est bien indirect et finalement accessoire.

Ayant montré qu'une image ou une série d'images ne vaut pas grand-chose sans un bon texte, ayant aussi mis en garde contre l'illusion créée par les prouesses techniques et les truquages dans le monde des images, ayant enfin affirmé que le livre et la formation au moyen de l'écrit ont une antériorité logique autant que chronologique dans l'acquisition de la culture, je crois être en mesure de vous proposer les quatre thèses suivantes :

1. La non-nécessité de l'audio-visuel

L'audio-visuel n'est pas nécessaire à l'école même si à l'occasion il peut être utile, voilà une première affirmation.

UN BILAN NÉGATIF

De manière générale l'audio-visuel n'a pas amélioré la qualité de l'enseignement dans les écoles. Les quelques services qu'il a pu rendre auraient été obtenus de toute manière à travers l'enseignement traditionnel. Par ailleurs on peut dire qu'en plusieurs endroits il a causé un dommage en affaiblissant cet enseignement traditionnel, en favorisant la propension au bricolage de certains éducateurs, en nourrissant l'esprit de dispersion et de facilité de notre époque. À quoi il faudrait sans doute ajouter un coût très important en investissement, en budget d'opération ou par gaspillage. Les ressources financières et humaines auraient rapporté cent fois plus si elles avaient été dirigées ailleurs, dans le tutorat des enfants difficiles par exemple. On peut d'ailleurs se demander si la mode de l'audio-visuel n'a pas été imposée par la conjugaison d'intérêts puissants qui ont su flatter et exploiter la pathologie de la nouveauté qui s'est emparée des milieux d'enseignement depuis 1960 et par le besoin et le désir des fonctionnaires d'avoir l'air de

Ce texte a d'abord été donné sous forme de conférence devant les membres de l'Assemblée générale de la Commission des bibliothécaires de l'AIES, le 3 octobre 1985.

Thèse 1. L'audio-visuel n'est pas nécessaire à l'école. Les services qu'il a pu rendre auraient pu être obtenus autrement, à meilleur coût et avec une plus grande rentabilité.

Thèse 2. La meilleure façon de permettre aux jeunes d'affronter la civilisation de l'image, c'est de leur donner une solide formation fondamentale axée sur le livre et sur l'écrit.

Thèse 3. Puisque l'audio-visuel est là pour rester, il faut s'appliquer à définir son rôle et les services qu'il peut rendre en éducation.

Thèse 4. L'audio-visuel comme tel ne devrait pas être objet d'enseignement sauf par ceux et pour ceux qui ont acquis une solide formation fondamentale.

Remarque incidente. Dans le bric-à-brac technologique qui a envahi les institutions scolaires, il faut isoler la question de l'informatique. L'informatique, c'est la revanche de l'écrit, le retour au texte, aux signes, aux bâtons, aux lettres et plus fondamentalement à l'abstraction. Va sans dire que l'informatique souhaite également la formation fondamentale et ce que j'appellerai plus loin les savoirs stratégiques. Bien sûr également, l'enseignement de l'informatique ne devrait-il être confié qu'à des gens qui s'y connaissent.

faire quelque chose. En tout cas l'implantation de l'audio-visuel tout comme celle des ordinateurs n'ont pas été des modèles de gestion prudente, habile et responsable. Ce jugement ne repose pas sur des analyses scientifiques. Quand même, je ne crois pas que personne ne contestera longtemps que les résultats de l'expérience de l'audio-visuel sont bien maigres par rapport aux efforts consentis.

UN INSTRUMENT INADÉQUAT

Si j'ai affirmé que l'audio-visuel n'a pas amélioré la qualité de l'enseignement, ce n'est pas à cause de la maladresse des utilisateurs ou de l'inexpérience de leurs conseillers ou encore à cause des nombreux ratés techniques, sources de tant de frustrations et de récriminations de la part des éducateurs. Certes un instrument dont on ne sait pas se servir ou qui fonctionne mal n'est guère utile. Mais cela se corrige. Le problème est plus profond. Il tient à l'instrument ou plutôt au médium lui-même. Je reviens à ce que j'ai appelé au début le nœud de mon argumentation, à savoir le problème du texte. L'audio-visuel n'est valable, comme instrument d'éducation, que s'il peut s'appuyer sur un texte. Bergman l'a compris qui fait imprimer le scénario de ses films et les bons critiques de cinéma ont besoin d'avoir en main le texte des films et si possible les commentaires écrits de l'auteur. J'aimerais préciser par des exemples.

Radio-collège a été en son temps un bon instrument d'éducation. Or *Radio-collège*, c'était un excellent cours magistral et, sauf erreur, *Radio-collège* expédiait à ses auditeurs le texte des conférences. De même une émission comme *Présent Dimanche* offre à la fin de sa séquence une émission d'une heure au cours de laquelle divers invités font le tour d'une question. C'est une excellente façon de faire. Malgré tout, les seules fois où j'ai pu tirer un réel profit de l'émission, c'est quand j'ai eu soin de prendre des notes ou encore quand j'ai demandé le texte de l'émission. Radio-Canada a d'ailleurs discontinué cette pratique.

Prenons maintenant le cas de ces émissions qui se veulent éducatives, les forums ou les panels par exemple. En principe leur objectif c'est de faire jaillir la vérité à partir de la confrontation des points de vue. Mon problème ici n'est pas tellement que le premier quidam soit placé sur le même pied que l'expert, ni que la, le ou les animateurs volent le spectacle, ni que les plus audacieux fassent taire les autres, ni que tel ou tel point de vue n'ait pas de chance de se faire valoir : tout cela a de l'importance mais l'essentiel c'est que tout se passe tellement rapidement qu'il n'y a aucun retour critique possible. Logiquement les gens devraient être plus indécis après de telles émissions, ce qui pourrait être une bonne chose si c'était le point de départ d'une recherche. En réalité on a assisté à un spectacle, à des performances, on retient des miettes d'information pour confirmer ses idées et on en reste là.

Cette année, à peu près toutes les stations de télévision ont mis à leur antenne un programme d'économie. C'est la grande mode. Éducatif ? Peut-être pas. Dangereux, peut-être que si. À tel point que toutes les personnes sérieuses qui prennent part à ce genre d'émissions prennent bien soin d'avertir qu'il vaut mieux consulter un courtier s'il s'agit de faire des placements, un médecin pour ses ennuis de santé, un avocat pour la solution de ses litiges. Le conseil est sage. Comment prendre de bonnes décisions sur la base d'informations très générales, écoutées très distraitement ?

En réalité c'est le concept même de télévision éducative qu'il faut mettre en cause. De manière générale je me méfie de ces adjectifs qui viennent ajouter un objectif à celui qui est déjà dans le substantif. Il arrive en effet très souvent que l'adjectif en vienne à dévorer le substantif. Faites l'expérience avec les couples suivants : pensée critique, université populaire, pédagogie progressiste, chrétienne féministe, etc. Le médium télévision comme tel n'a pas de mandat éducatif. Ce n'est pas une institution où l'on développe des apprentissages. Bien sûr la télévision participe à l'éducation, mais de manière indirecte, comme toutes les autres institutions de la société.

L'éducation, au sens où nous l'entendons quand nous l'associons au milieu scolaire, suppose en effet des apprentissages qui soient contrôlés et qui soient l'objet d'évaluation. J'assiste à *Droit de parole* avec mes étudiants. J'enregistre l'émission, j'ai le moyen d'arrêter, de revenir en arrière, de recommencer, je fais des remarques, je discute,

je propose un travail, j'évalue. Voilà un apprentissage scolaire. Le résultat est plus mince si je dis à mes étudiants : n'oubliez pas de regarder *Les Grands Esprits* dimanche prochain. Il y a là une discussion qui promet d'être passionnante entre Aristote, Che Guevara et Winston Churchill. Dans un cas, j'ai un texte, parlé, si l'on veut, mais peu importe. Dans l'autre, j'ai un spectacle.

On ne pourra pas soupçonner François Truffaut de ne pas aimer les images. Il est ironique de constater qu'il s'est servi de la télévision pour dénoncer l'impasse d'un monde livré aux images et du film pour démontrer l'importance du livre, c'est-à-dire de la pensée, de la mémoire, de la singularité de chaque être. Dans *Fahrenheit 451*, les pompiers brûlent les livres. Il y a cependant des façons plus subtiles de travailler à leur disparition. Truffaut, nous dit, me semble-t-il, lui, l'amoureux des images que la pensée et la réflexion, qui en est la condition, sont liées au texte, au livre et non à l'image bien trop fugitive, vite chassée par une autre, par des quantités d'autres.

LA CIVILISATION DE L'IMAGE

Nous sommes dans la civilisation de l'image. C'est une évidence. Essayons de voir ce que cela veut dire à partir d'une petite enquête historique. Au départ, il n'y a que la parole. L'autorité des Anciens est immense. Il faut garder mémoire, à quoi sert une tradition orale très rigide, ennemie des innovations. Arrive l'écriture et c'est peu à peu l'autorité de la loi et aussi celle des scribes, des commentateurs, des gardiens des archives. La civilisation de l'écriture garde donc un caractère aristocratique et oligarchique. L'imprimerie va changer bien des choses, d'abord la diffusion des connaissances. Ensuite elle permet l'apparition de la conscience critique. Il est significatif que la Réforme de Luther soit à peu près contemporaine de l'invention de l'imprimerie, la Réformation étant impossible si le Livre Saint ne se trouve pas dans chaque foyer.

Parallèlement à l'essor technique de l'imprimerie et en partie grâce à lui se prépare l'avènement de l'image. La fresque murale, la peinture sur bois, la miniature sur bois et surtout la gravure sur bois représentent les premières tentatives. Quelques chefs-d'œuvre ici et là mais les procédés sont encore inefficaces. La gravure sur cuivre va tout changer. L'image s'émancipe, se diffuse un peu partout et devient un instrument de savoir. Souvent elle s'associe au livre, apportant quelque chose que les caractères imprimés ne pouvaient pas figurer ; parfois elle s'avère bien plus efficace que le livre comme dans l'univers de la géographie où les cartes et les illustrations des voyageurs donnent réalité et consistance à des mondes si lointains et inimaginables. Le savoir est consigné sur des cartes de plus en plus précises et même en science les planches apportent une contribution inestimable.

En 1543 le *De Corporis Humani Fabrica* de Vésale, qui fonde l'anatomie humaine en Occident, est d'abord un admirable recueil de planches. On sait aussi que l'une des

originalités maîtresses de l'Encyclopédie sera la collection de planches merveilleuses qui complètent le texte même du Dictionnaire. L'image ici n'est pas un ornement et un supplément ; elle se trouve partie intégrante de l'œuvre. Quelque chose d'essentiel se trouve révélé par l'image ; aucun texte, si minutieux, soit-il, ne pourrait fournir une information équivalente. La preuve est faite que l'image peut participer à la constitution du savoir.

La civilisation de l'image, la révolution de l'image commence donc vers cette époque. Le monde jusque-là représenté par un texte écrit s'incarne dans l'image et devient un monde présenté par l'illustration. C'est le transfert de l'intelligible au sensible, mais aussi, ne l'oublions pas, car c'est probablement la grande différence avec aujourd'hui, le lien avec et le retour à l'intelligible. Car on ne perd pas de vue le texte et l'explication.

Par la suite les choses vont très vite. C'est d'abord la lithographie (1796) qui donne à l'image une liberté d'allure beaucoup plus grande et permet la création d'une imagerie populaire à bon marché. Et puis c'est l'événement considérable de la photographie qui va obliger la peinture à se redéfinir et qui met fin à la période des essais, des erreurs et des échecs du graveur. Dans l'histoire de l'image la photographie représente une véritable mutation. Bientôt elle envahira le livre et elle va régner sur le journal et sur le magazine. La roue tourne toujours plus vite. À l'image imprimée et fixe va succéder l'image projetée et mouvante. C'est le cinéma. Il est à l'origine d'un art nouveau. Son véritable impact est pourtant ailleurs, dans cette industrie extrêmement puissante qu'il va contribuer à mettre sur pied. À cette puissance va bientôt s'associer celle de la télévision, qui offre le cinéma chez soi et le cinéma en permanence. Plus l'image se multiplie et devient accessible, plus son rapport au savoir et à la connaissance s'amenuise. Elle devient un instrument de distraction, une nouvelle forme de loisir. Signalons enfin un dernier avatar de l'image. Le progrès technique permet à chacun de devenir le producteur de ses images. La caméra est aujourd'hui dans toutes les mains mais aussi l'enregistreuse, le magnétoscope et divers autres procédés de captation ou de reproduction d'images. Jeunes et moins jeunes fascinés par les boutons et séduits par le « pitonnage » peuvent s'amuser à leur guise. Tout est si facile et quelle impression de liberté et de puissance !

On peut déplorer cet envahissement de l'image, on peut en souligner les méfaits ou les dangers potentiels comme moyen de conditionnement et de manipulation des masses. Orwell et Truffaut l'ont fait d'une façon magistrale, non sans une certaine exagération. On peut aussi essayer de dégager la signification du phénomène par rapport à la perception nouvelle que l'homme a désormais de lui-même et du monde dans lequel il habite. Je voudrais plutôt m'en tenir aux incidences de la prolifération de l'image sur l'acquisition des connaissances.

Dans un premier temps, on doit noter que chaque invention a modifié le rapport au savoir, toujours dans le sens d'une plus grande accessibilité et d'un accroissement des connaissances. En second lieu, il apparaît que les nouvelles découvertes n'éliminent pas les techniques précédentes mais les enrichissent en les complétant. Autrement dit, il y avait fécondation mutuelle. L'illustration complète le texte et celui-ci précise l'illustration. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui ou, en tout cas, la possibilité de scission, de carrière parallèle ou de concurrence est très réelle. En fait la puissance de l'image, suggestive, évocative, distrayante et facile d'accès a déclassé le texte, plus terne, plus difficile, moins limpide. L'équilibre a été rompu et c'est bien dommage. C'est même une tragédie, s'il s'agit d'enseignement. Car le texte est l'élément capital de l'enseignement. La simple parole ne suffit pas comme l'a montré l'exemple de la tradition orale : le texte seul fait déjà des merveilles (en réalité il n'est pas seul puisque le professeur peut utiliser le tableau noir et surtout l'exemple qui sont des éléments audio-visuels). Et le texte accompagné d'une illustration bien utilisée fait encore mieux.

Pourquoi donc cette supériorité du texte sur l'image ? Parce que l'apprentissage suppose la répétition et l'image passe vite ; il exige le contrôle et le retour en arrière (as-tu bien vu, as-tu bien entendu), ce qui peut se faire mais se fait rarement ; il suppose l'évaluation et le commentaire, ce qui ramène au texte. Le texte est vraiment l'apprentissage fondamental. Écoutons Valéry : « Mais enfin le temps vient que l'on sait lire, — événement capital —, le troisième élément capital de notre vie. Le premier fut d'apprendre à voir ; le second d'apprendre à marcher ; le troisième est celui-ci, *la lecture*, et nous voici en possession du trésor de l'esprit universel. » Apprendre à voir et à marcher, cela se fait tout seul par un simple élan vers l'avenir. Apprendre à lire, à écrire et à compter, voilà des savoirs fondamentaux qui exigent la patience des apprentissages.

SAVOIRS STRATÉGIQUES

Ces apprentissages fondamentaux sont des savoirs stratégiques, c'est-à-dire des savoirs qui sont la condition d'autres savoirs. Posons quelques principes très clairs : 1) qu'aucune ignorance n'est utile ; 2) que tous les savoirs sont transmissibles ; 3) que tous les savoirs sont égaux en dignité.

Vous devinez les problèmes si l'on reste là comme l'on fait les penseurs modernes de l'éducation. Gonflement des programmes, surcharge, dispersion et médiocrité des résultats. S'il est vrai que tout peut s'enseigner à l'école, il n'est pas vrai que tout doive l'être. Il faut choisir à partir d'autres principes. J'en retiens deux parmi les 5 ou 6 possibles : 4) s'ils sont égaux en dignité, les savoirs ne le sont pas en puissance et en fécondité ; 5) certains savoirs sont des savoirs stratégiques et donc indispensables.

Voilà qui règle bien des problèmes, qui simplifie l'école, la décharge de missions extrinsèques et lui donne des objectifs réalistes. L'audio-visuel ne fait pas partie des apprentissages stratégiques parce qu'il ne peut rien sans le texte alors que le texte n'a pas besoin de l'audio-visuel même s'il peut en tirer profit à l'occasion.

LA CONCURRENCE CULTURELLE

L'argument des savoirs stratégiques et celui de la concurrence culturelle qui le suit débordent en réalité sur ma deuxième thèse. Aussi bien donc passer immédiatement à celle-ci.

2. L'insistance sur le livre et sur l'écriture est le meilleur moyen de permettre aux jeunes d'affronter la civilisation de l'image

Imaginons un instant que l'audio-visuel ait des qualités que je n'ai pas su déceler. Malgré cela, il faudrait l'utiliser avec réserve. J'ai dit tantôt que l'école ne peut pas tout faire et qu'elle doit donc s'en tenir aux savoirs stratégiques. Un second principe de choix, c'est que l'école ne doit pas essayer d'entrer en concurrence avec ce qui se fait mieux ailleurs. Sur le terrain de l'audio-visuel, l'école sera toujours battue par les mass-média. L'école doit donc choisir de s'en tenir à ce qui lui est spécifique, apprendre à penser et transmettre la culture. Penser est difficile et implique la soumission aux règles, la maîtrise de la langue, la longue méditation sur les textes, les comparaisons, les vérifications, les patientes recherches, toutes choses incompatibles avec l'attitude du spectateur qui regarde défiler des images à un rythme rapide, avec l'impression que tout est montré et que tout est facile. On dira que je caricature et que l'audio-visuel exige certaines démarches intellectuelles. D'accord. Mais ne faut-il pas penser que ces démarches sont précisément celles qui sont exigées par le texte ? Le texte doit avoir priorité.

Aussi bien il faut refuser l'argument voulant qu'on doit préparer à la civilisation de l'image en insistant sur l'image dès l'école. C'est le contraire qui est vrai. D'une part, il faut faire moins d'audio-visuel à l'école parce que justement il y a gavage ailleurs. D'autre part, le meilleur moyen de se préparer à une attitude critique à l'endroit de l'audio-visuel, c'est une solide formation fondamentale axée sur le livre et sur l'écrit. On obtiendra ainsi un bénéfice supplémentaire, l'apparition de penseurs capables d'écrire des scénarios valables pour les films, les téléromans, les documentaires, etc.

3. L'utilisation intelligente de l'audio-visuel

L'audio-visuel n'est pas nécessaire à l'enseignement, mais il est là pour rester. D'autre part il peut rendre de vrais services. Il faut donc apprendre à s'en servir, en respectant les principes suivants. D'abord dépister les secteurs dans lesquels il peut être particulièrement utile. Et faire les vérifications et les études là-dessus. On dit par exemple que l'audio-visuel fournit un support puissant pour l'apprentissage des langues. Encore faut-il comprendre que le génie d'une langue ne s'acquiert pas par simple conditionnement. N'importe, j'imagine que pour certaines leçons en anatomie, en physiologie, en astronomie, en géographie, l'audio-visuel peut fournir en quelques minutes une information et une illustration irremplaçables des mécanismes de fonctionnement.

Un deuxième principe, c'est l'intégration dans le processus d'apprentissage. Il y a sans doute de l'exagération dans le lien que l'on établit sans cesse entre l'audio-visuel et la passivité du spectateur. N'empêche, des habitudes se créent qui ne sont pas faciles à déloger : celle de regarder distraitement, de recevoir sans juger et sans critiquer, de se laisser imprégner à son insu, selon le principe de la publicité. Et puis il y a beaucoup de vrai dans l'affirmation de la passivité. On sait qu'il n'est pas facile de déloger ou de combattre des habitudes. Voilà pourquoi il faut insister pour que les étudiants comprennent qu'il ne s'agit pas quand on leur présente un film ou un autre document d'un repos, d'une distraction, d'un moyen de passer le temps. Les règles de l'apprentissage doivent ici prévaloir : répétition, contrôle (avez-vous bien compris, bien vu, bien entendu), et enfin, évaluation. On objectera, peut-être avec raison, que cela est une bonne méthode pour faire détester l'audio-visuel. À quoi je répondrai qu'apprendre est difficile et que plaire à tout prix est une gageure impossible à tenir en éducation. Néanmoins la première qualité d'un film,

comme d'un livre d'ailleurs, c'est de plaire. Et l'on doit souhaiter qu'un documentaire soit agréable à l'œil et à l'oreille. Si l'on utilise *Les 400 coups* de Truffaut pour expliquer la complexité de l'adolescence ou les *Douze hommes en colère* de Sydney Lumett pour introduire à la dynamique de groupe, on doit viser dans un premier temps à ne pas gâcher le plaisir du spectacle. En éducation, cependant, on doit aller au-delà du plaisir. Sur ce point, je suis aristotélicien. Le plaisir comme récompense de l'effort et de la tâche bien faite. « Les plaisirs sont les signes des puissances », dit magnifiquement Aristote.

Un dernier principe insistera sur cette idée qu'il ne faut pas demander à l'audio-visuel plus qu'il ne peut donner. Dans bien des cas il faudra, et c'est déjà beaucoup, se contenter des objectifs d'illustration, de sensibilisation, de mise en situation. Si l'on veut aller plus loin, il faut pouvoir compter sur un équipement assez sophistiqué et

sur une préparation très exigeante : faire un découpage des meilleures séquences d'un film, photocopier le texte du film ou de l'émission, préparer un questionnaire, reproduire des commentaires, etc.

Cette question de l'équipement peut sembler accessoire. On sait qu'en pratique le cahier des doléances des professeurs est très chargé. Il faudrait viser à donner à l'audio-visuel la même fiabilité et la même souplesse que le tableau noir et la craie blanche. Quant à la production des documents, à tous ces montages audio-visuels qui demandent tellement de temps, d'énergie et de sous pour arriver à la qualité, je crois que cela n'est pas du ressort des institutions scolaires. Il faut laisser à des organismes compétents ou à des professeurs spécialisés le soin de produire des documents utiles. On dira : mais alors l'étudiant n'apprendra jamais ce nouveau langage. Ceci nous conduit à ma quatrième thèse.

4. Il faut réserver l'enseignement de l'audio-visuel à ceux et pour ceux qui ont acquis une solide formation fondamentale

Il y a lieu de distinguer entre les consommateurs ordinaires d'audio-visuel et ceux qui ont le projet d'organiser leur avenir autour de l'audio-visuel soit comme producteurs, soit comme critiques, soit comme techniciens. Pour les premiers, une bonne formation traditionnelle est encore la meilleure garantie d'une circulation aisée et intelligente dans l'univers des images. Pour les seconds, la connaissance du médium, de ses secrets, de son code, de son langage est évidemment nécessaire. Et, cependant, il apparaît nécessaire de respecter la priorité de la formation par le texte, si bien qu'au niveau secondaire et collégial, sauf

exception et à cause des exigences contraignantes de cette formation écrite, l'audio-visuel ne devrait pas être l'objet d'un enseignement spécialisé. De toute manière, les passionnés d'audio-visuel s'y intéresseront quand même. Il n'y a pas à les en détourner mais il leur manquerait quelque chose d'essentiel s'ils allaient se spécialiser trop tôt. On sait le problème actuel de l'informatique. Les techniciens habiles ne manquent pas, mais il faut chercher à travers le monde les analystes et les gens qui dominent assez leur technique pour rendre tous les services qu'on en pourrait tirer.

Conclusion

L'éducation, si l'on donne à ce mot quelque consistance, a ses exigences. Il ne faut pas la confondre, par exemple, avec ce tourisme culturel que représentent pour la plupart des gens les expositions Ramsès ou Picasso. L'éducation suppose la rencontre d'un maître et d'un élève qui sont tous deux en quête de connaissance et de vérité. Cette quête est exigeante. Tant mieux si elle est plaisante, mais elle ne peut l'être tout au long du cheminement. L'audio-visuel, malgré tous ses efforts, dépasse rarement le stade de la distraction et du spectacle. Je n'ai rien contre, évidemment. C'est merveilleux dans son ordre. Mais je crois qu'il est difficile d'aller plus loin. Ce n'est pas pour rien que les média sont à l'affût des nouvelles sensationnelles, de l'insolite, de ce qui est rupture avec le quotidien ; ce n'est pas pour rien qu'ils cherchent à faire toujours plus court, plus facile, plus percutant. Toujours plaire, toujours séduire, toujours captiver un lecteur ou un auditeur parce qu'autrement la cote d'écoute va baisser. D'une certaine manière, le contrat du maître est plus facile, puisqu'il est en partie délivré de cette exigence de plaire.

L'audio-visuel est de l'ordre du spectacle, c'est sa chance et son malheur. Sa chance, parce que l'image séduit bien plus que les paroles, son malheur, parce que les images sont vite chassées par d'autres images. « Scripta manent ». Les écrits restent offerts à la méditation et à la réflexion. Le problème est en partie corrigé avec les nouveaux procédés de conservation et de reproduction d'images. Mais qui s'attache vraiment à choisir dans ce flot d'images, prend la peine d'enregistrer, de réentendre et de poursuivre la réflexion ? Et puis quel bavardage ! Combien peu profitent de la chance suprême qu'ils ont de tourner le bouton et de faire silence. Peu à peu se prend l'habitude d'un fond sonore, d'images qu'on ne regarde pas mais qui sont autant de présences indiscrètes. On vit constamment en foule, dans cette « foule solitaire » comme l'a dit un sociologue américain. La concurrence culturelle, c'est aussi cela et voilà pourquoi il faut donner l'amour du livre pour que la bataille ne soit pas perdue d'avance. « Où est la connaissance que nous a ravie l'information, où est la sagesse que nous a ravie la connaissance ». (T.S. Elliot)

Information, connaissance, sagesse, il y a un ordre à respecter. Bombardé d'informations, on peut manquer la connaissance et commettre de grandes erreurs si on ne sait faire les liens entre les informations ; féru de connaissances, on peut quand même se conduire comme un sot si l'on ne sait prendre la juste mesure de ces connaissances. Platon le disait bien : « Il faut aller au vrai de toute son âme ». Il a pris soin de s'expliquer en racontant une belle histoire. Des prisonniers dans une caverne voient danser des ombres sur le mur. Tout excités, ils devisent entre eux et croient savoir. C'est déjà la télévision, n'est-ce pas ? Mais l'un d'eux se libère, sort dehors et comprend enfin son erreur.

Il faut sans cesse aller au-delà des images. Au-delà des apparences. Mais l'image est si puissante que la partie est très difficile. Je termine par un exemple créé de toutes pièces par la civilisation de l'image, non sans rappeler que l'exemple est l'image du professeur qui n'a pas d'illustration sous la main.

« Presley, au moment de sa mort, était une vedette oubliée qui n'a jamais fait hurler les foules en France. Sa mort a pourtant été accueillie dans une explosion de sanglots, une hystérie du chagrin qui paraissait digne d'un deuil planétaire. De quoi ressentir quelque nausée quand on pense à tous les jazzmen de génie qui ont disparu dans le silence courtois de toute la presse. De quoi dégueuler, mais révélateur de toute une époque, tout un style actuel. Les foules se passionnent pour ceux qui brassent des liasses de fric, pas pour ceux qui créent trop discrètement. On a soif de vulgarité, on est moins sensible aux sublimes trouvailles d'un sax perdu dans un obscur studio d'enregistrement. On aime le beuglement, le débrillé tapageur, on apprécie moins les lancinants cris d'angoisse et la sourde révolte. Et ce qui est vrai pour le domaine musical peut s'appliquer à la totalité des arts et lettres sans exception. » J. Steinberg, *Dictionnaire des idées revues*, au mot Hystérie.